

Cette histoire de la phrase française, des Serments de Strasbourg aux écritures numériques.
Sous la direction de GILLES SIOUFFI. Arles, Actes Sud, 2020. Un vol. de 373 p.

L'ouvrage dirigé par Gilles Siouffi se présente comme un volume singulier, qui suscite dès l'abord un plaisir de lecture, par sa maquette élégante, son format original presque carré et ses illustrations. Affichant leur volonté de se détacher du livre universitaire, les auteurs – Bernard Combettes, Jacques Dürrenmatt, Antoine Gautier, Christiane Marchello-Nizia, Gilles Siouffi et Marie-Albane Watine – prennent le parti de l'histoire : il était une fois la phrase française.

Le développement du propos suit un ordre chronologique, en six chapitres, qui vont du Haut Moyen Âge à nos jours. L'histoire de la phrase française se confond presque avec celle de notre langue et remonte à ses premières traces écrites, puisque les *Serments de Strasbourg* (IX^e siècle) représentent le plus ancien texte rédigé en « romana lingua ». Comme le laisse attendre sa conception grammaticale moderne, l'étude de la phrase implique une réflexion syntaxique, à partir de l'ordre des mots, des coordonnants et des subordonnants ou encore des relatifs de liaison, mais la grammaire est loin d'être le seul prisme d'analyse. Bien au contraire, l'examen de la phrase amène les auteurs à s'intéresser à de multiples notions connexes. Pour le Moyen Âge par exemple, Chr. Marchello-Nizia lie étroitement l'élaboration de la phrase à la construction narrative et montre que, entre les XV^e et XVI^e siècles, elle est corrélée aux variations dans le traitement de l'organisation temporelle des événements rapportés.

Certaines grandes questions nourrissent la réflexion dans l'ensemble du volume, en particulier au travers de relations structurantes : les rapports entre le français et le latin, entre l'oral et l'écrit, entre vers et prose sont autant de notions dont l'articulation permet de penser la phrase dans la longue durée, moins en termes d'oppositions que de degrés. Plusieurs chapitres reviennent ainsi finement sur la place qui revient « aux latins », pour expliquer notamment comment la phrase qui se façonne entre la fin du Moyen Âge et la Renaissance doit beaucoup au modèle latin, dans ses différents usages : le latin classique, qui englobe l'ensemble des savoirs, le latin scolastique, langue d'enseignement, et le latin de chancellerie, dont relèvent le droit et l'administration royale, offrent plusieurs sources d'influence pour la phrase française. L'influence renouvelée du latin classique permet de comprendre l'importance donnée aux structures de phrase symétriques, avec parallélismes ou oppositions, au moyen notamment de systèmes corrélatifs, de même que le développement de certaines constructions conçues jusque-là comme proprement latines, à savoir le participe présent détaché et le relatif de liaison.

L'articulation entre vers et prose apparaît quant à elle comme un outil d'une grande pertinence pour penser la phrase. Le vers fournit même au Moyen Âge le cadre privilégié de la phrase puisque la plupart des textes narratifs (vies de saints et chansons de geste) sont écrits en décasyllabes. Avec la « fabrique du vers classique » (p. 139), Malherbe remet en question le rapport entre les formes – poétisation ou au contraire dépoétisation de la langue ? Entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, la « phrase illimitée » (p. 265) du monologue intérieur fait écho au vers libre qui s'invente à la même époque. De manière récurrente dans son histoire, la phrase semble ainsi trouver dans le vers un moule, qui, par ses contraintes, exige un achèvement tout en interrogeant ses contours.

La liste des notions relatives à la phrase est longue et l'on peut encore citer la ponctuation, la mise en page ou bien le rapport entre culture populaire et culture savante. L'*Histoire de la phrase* montre à quel point il n'est de phrase qu'inscrite dans un contexte, issue d'une culture qui détermine ses enjeux (religieux, économiques, éducatifs, etc.) et façonne son esthétique, liée aux conceptions mouvantes de la littérature. Le dernier chapitre, consacré aux XX^e et XXI^e siècles, « entre pratiques standardisées et innovations » (p. 271), souligne par exemple un aspect essentiel, qui court plus discrètement dans les chapitres précédents : comme l'écriture en général, la phrase ne peut être produite indépendamment d'un support et d'une aire géographique

qui contribuent à en fixer les contours. Du manuscrit sur parchemin au texte tapé à la machine à écrire ou bien sur ordinateur, en passant par les affiches à différentes époques, ou bien les Sms aujourd'hui, les techniques participent de l'élaboration de la phrase elle-même et jouent sur la perception de son esthétique. Ce sont aussi les métissages linguistiques qu'il faut prendre en considération, lorsque le français croise les langues créoles ou se transforme au contact d'autres langues européennes – l'anglais actuellement comme l'italien autrefois.

Dans son avant-propos, G. Siouffi se demande « qu'est-ce qu'une phrase ». Le point de vue historique adopté par l'ouvrage permet d'éviter ce qui serait une impasse conceptuelle si l'on s'en tenait à des définitions étroites. En effet, le sens de « phrase » n'est évident qu'en trompe-l'œil. Son emploi pour désigner l'unité fondamentale du discours est finalement assez récent, fixé par l'enseignement de la III^e République. Se définissant sommairement comme ce qui commence par une majuscule et se termine par un point, la phrase est alors étroitement associée à la nomenclature de la syntaxe sans pour autant relever de l'analyse grammaticale elle-même, qui se fonde davantage sur la notion de « proposition ». C'est seulement au cours du XX^e siècle que la phrase acquiert le statut à la fois d'objet grammatical et d'unité de référence à l'écrit, notamment à travers la pratique scolaire de la rédaction.

C'est tout d'abord la rhétorique qui offre à la Renaissance le cadre pour penser les unités du discours avant que ne se mette en place une grammaire française, qui se constitue surtout à partir du XVIII^e siècle. Alors que la rhétorique de la phrase prolonge l'analyse antique, dans une tradition à la fois aristotélicienne et cicéronienne, la grammaire propose des outils nouveaux, aptes à rendre compte du fonctionnement d'une langue moderne, non casuelle. De la rhétorique à l'analyse grammaticale, il n'y a pas de solution de continuité, contrairement à ce que pourrait laisser entendre l'emploi indifférencié du mot « phrase », mais un renouvellement du cadre conceptuel. De même, la « phrase périodique », ou « période », varie au fil du temps dans ses emplois, puisqu'elle est d'abord mise en valeur par le métalangage de la première modernité comme unité première du discours sur un modèle latin, avant de renvoyer à un type de phrase longue et complexe. La *phrase* est peut-être une chimère ; elle est cependant indispensable au traitement du sujet. Même s'il se voit parfois assorti de guillemets, dans les chapitres sur le Moyen Âge et la première modernité, suggérant une mise à distance critique, le large emploi du terme de phrase offre le grand avantage de suspendre une impossible unification théorique, pour laisser toute sa place à une démarche conceptuelle procédant par approches successives et à l'observation de corpus, nécessairement contextualisée.

La perspective qu'adopte l'*Histoire de la phrase* se veut très large, embrassant comme ressources de grands auteurs et différents genres littéraires, tout autant que les réflexions métalinguistiques. Chrétien de Troyes, Christine de Pisan, Montaigne, Malherbe, Rousseau, Chateaubriand, Flaubert, Proust offrent de véritables laboratoires de la phrase. S'inscrivant dans une recherche de simplicité, Montaigne revendique ainsi un style que l'on qualifie volontiers de bref, reposant sur une économie de moyens ; Rousseau renouvelle la phrase périodique de style latin tout en affichant son goût pour les sentences frappantes et en forgeant une phrase sentimentale sans cesse ponctuée d'exclamations ; Proust apparaît comme le plus célèbre représentant de la phrase longue, soutenue par de nombreuses incidentes et relances, tandis que la « phrase néoclassique » (p. 309) s'exprime avec André Gide, Paul Claudel, Paul Valéry, puis selon d'autres modalités chez Julien Gracq ou Marguerite Yourcenar. Ce que leur étude met en jeu concerne au fond la capacité d'une phrase littéraire « à devenir modèle » (p. 264). Certains genres de textes ont également joué un rôle important dans cette économie de la phrase, telles les sentences dont la diffusion en recueils durant la période médiévale forge une conception formulaire de l'énoncé, exploitable ensuite dans de multiples genres littéraires. Dans un autre registre, le chapitre portant sur le XX^e siècle s'intéresse aux lettres des Poilus de la Première Guerre mondiale, qui témoignent de manière exceptionnelle d'une pratique généralisée de l'écriture, y compris chez les « peu-lettrés », et révèlent une perception mouvante des unités

de discours. Tous ces massifs textuels, qui ne sont guère liés à des auteurs en particulier, se révèlent de précieuses sources d'information quant aux pratiques de la langue.

Les auteurs de l'*Histoire de la phrase* ont fait le choix d'un paratexte réduit, avec en fin de volume une bibliographie sélective et un index des noms, mais sans aucune note, si ce n'est la référence aux sources première citées également en fin de volume. Spécialistes reconnus de l'histoire de la langue et de la littérature, ils donnent à lire un condensé de leurs travaux érudits, évitant l'écueil de la simplification abusive. On regrettera cependant que le choix de la lisibilité conduise à effacer toute référence aux textes critiques, quand bien même ceux-ci affleurent à la réflexion. L'expression « l'invention de la phrase » par exemple, qui donne son titre au chapitre consacré au XVIII^e siècle et qui est ensuite employée entre guillemets dans un intertitre (p. 171 et p. 185), renvoie certainement à l'ouvrage de Jean-Pierre Seguin, *L'invention de la phrase au XVIII^e siècle* (1993), fondamental pour cette étude ; il aurait été préférable qu'une telle référence soit explicite, et pas seulement indiquée en bibliographie. Plus gênant encore est le manque de précisions quant à certaines sources, en particulier dans l'étude des énoncés numériques : l'origine des tweets commentés n'est pas signalée et le lecteur peut se demander s'il s'agit de « phrases volantes » (p. 344) rédigées par les auteurs eux-mêmes.

L'absence de toute note de bas de page peut être ressentie comme une limite dans la recherche de conciliation entre étude savante et présentation accessible, mais cette difficulté reste mineure comparée aux très grandes qualités de l'ouvrage, qui s'adresse non seulement à un lectorat de type universitaire, mais aussi à un large public d'amateurs – ce qui n'est pas si fréquent. Rigueur scientifique, pédagogie et écriture attrayante font de cet ouvrage un pari réussi pour nous raconter l'*Histoire de la phrase*.

SOPHIE HACHE